

pre à nourrir chaque espèce de plantes, toute et chaque substance matérielle ayant son poids naturel ou sa gravité spécifique, il s'ensuit, relativement, qu'une portion donnée de terre doit nécessairement avoir éprouvé une diminution dans son volume et dans sa pesanteur spécifique, d'autant plus grande, que les plantes qui y croissent ont absorbé, et converti en leur propre substance, une quantité plus considérable de ce suc nutritif et nécessaire à leur subsistance. Mais le fait expérimental, rapporté ici, prouve tout le contraire de ce qui devrait naturellement arriver, dans le cas supposé que la terre contiendrait ce suc particulier ; la portion donnée conserve sa pesanteur spécifique, et le chêne en acquiert une qui la surpasse encore !

Donc la terre où cet arbre croissait ne lui fournissait aucun suc particulier propre à faciliter et maintenir son accroissement, mais lui servait simplement de couche et de réservoir des aliments d'autres sources dont il se nourrissait. Ceci est un corollaire puissant qui coule naturellement de source, et on s'épuiserait en vain à raisonner et à produire des arguments pour produire une seule preuve plus concluante.

Mais si le célèbre chevalier Newton avait été aussi bon chimiste que mathématicien, il n'aurait pas conclu que l'eau seule avait exclusivement nourri le chêne en question, et s'était convertie en sa substance, ce dont nous prouverons le contraire subséquemment dans nos observations. Mais, dans la supposition que cela aurait pu être le cas, ce n'est d'aucun secours à l'assertion de Mr. Guillet ; car on peut lui répliquer que si cela a pu l'être dans un, ce peut l'être dans tous les cas, et ce, indépendamment d'aucun suc nutritif particulier de la terre.

De cette croyance en cette doctrine, que la terre contient un suc nutritif particulier, peut venir souvent la négligence de nos cultivateurs, d'améliorer le sol de leurs terres, par les engrais qu'ils devraient y répandre soigneusement dans une proportion bien conditionnée, afin de suppléer, par l'art, à ce que la terre n'a pas reçu de la nature, pratique dont le défaut cause plus de retardement et plus de torts réels à l'agriculteur, que toutes les rigueurs et les injures du temps, que tous les dégâts des tempêtes et de la vermine.

Ainsi, donc, puisque l'histoire et la géologie, l'analogie et la physiologie, la physique et la chimie viennent si avantageusement à notre appui, et concourent si puissamment ensemble à la preuve pleinement démontrée que la terre ne contient pas, naturellement par elle-même, un suc nutritif particulier propre à nourrir chaque espèce de plantes, laissant les principes et les faits prendre la place de cette hypothèse bâtie à la lueur fautive de quelques simples apparences, nous devons péremptoirement conclure, en somme totale, qu'elle est inutile, contre l'intérêt, et